



**Le Président fédéral Frank-Walter Steinmeier
à l'occasion de l'inauguration de l'Historial
franco-allemand du Hartmannswillerkopf
le 10 novembre 2017
en France**

Cet endroit, aussi paisible qu'il nous paraisse aujourd'hui, est marqué par l'horreur. Quand on regarde les images des derniers jours de lutte en mai 1916, c'est un décor apocalyptique et désert qui s'ouvre aux yeux, des souches d'arbres nues et carbonisées, une crête montagnaise criblée de cratères d'obus. La croix sommitale émerge, seule, comme la réminiscence d'une civilisation abattue, suffoquée, brûlée et anéantie ici même, par le feu des mitrailleuses, le staccato des mortiers, la fumée toxique des obus, la fureur de l'embrasement.

« Prendre la montagne », voilà l'objectif déclaré dans les deux camps lorsque les affrontements éclatent en décembre 1914.

Le soldat wurtembergeois Maximilian Ott est le premier à tomber, la première victime française s'appelle Marius Magnin.

À la fin, il y aura 30 000 morts à déplorer des deux côtés. Car cet ordre de conquérir la montagne sera maintenu jusqu'au bout, même bien après que le Hartmannswillerkopf aura perdu son importance stratégique et que la Grande Guerre se sera transférée vers Verdun, la Somme, l'Artois. Pendant toute la période qui a précédé la fin des combats en 1916, la ligne de front s'est à peine déplacée, et elle n'a plus bougé jusqu'à la fin de la guerre. Au nom de quoi des dizaines de milliers de soldats ont-ils dû lutter et périr ici ?

« Mangeuse d'hommes », voilà le surnom donné à la montagne du Vieil Armand. Le nombre effroyable de morts tombés ici illustre la folie de la guerre. Pourtant, une chose est claire : ce n'est pas la montagne qui a fait toutes ces victimes, mais la conviction erronée de la supériorité de la propre nation, conviction qui a conduit des millions de jeunes hommes à partir à la guerre pour y trouver la mort. C'était, je parle pour mon pays, une prétention démesurée à l'hégémonie, un patriotisme exacerbé devenu nationalisme qui plantait dans la tête des

jeunes gens l'idée que la France était le prétendu « ennemi héréditaire ».

Aujourd'hui, nous, Français et Allemands, rappelons ensemble les événements d'alors. Nous rappelons ces événements parce que chaque nouvelle génération doit réapprendre à distinguer entre l'idée de la nation et l'idéologie du nationalisme. Nous les rappelons parce que nous ne voulons plus jamais nous fourvoyer dans l'erreur du nationalisme, celle de la répression à l'intérieur et de l'agression à l'extérieur.

Nous avons besoin de nous souvenir, à travers un monument, un mémorial, un musée – mais cela ne suffira pas. Si nous commémorons aujourd'hui les soldats qui reposent ici, si nous rendons hommage à leur mémoire, c'est parce que leur mort ne doit nous laisser aucun repos. Qu'un siècle se soit écoulé depuis les événements ne rend pas la tâche plus aisée, alors que les derniers témoins sont décédés et que les plus jeunes se demandent : « Quel rapport avec nous ? » Mais elle n'en reste pas moins essentielle. La « mangeuse d'hommes », ce n'est pas cette montagne – c'est le nationalisme !

L'Europe ! Cette Europe, l'Union européenne scellée dans la paix, voilà la réponse aux dévastations de deux guerres mondiales.

Cette Europe, liée par les signes et les symboles de son terrible passé, est une réalisation exceptionnelle et en rien banale, comme l'écrivait l'historien britannique Tony Judt, disparu beaucoup trop tôt. Ce nouveau mémorial commun, ici au pied du Vieil Armand, est un tel symbole et je suis reconnaissant d'être des vôtres aujourd'hui, pour cette commémoration.

Cependant, Tony Judt nous avertit aussi que le passé de l'Europe ne nous engage pas seulement à perpétuer la mémoire, mais aussi à assumer notre responsabilité pour l'avenir. Maximilian Ott avait 28 ans lorsqu'il perdit la vie, Marius Magnin en avait 26. Aujourd'hui, toute une génération de leur âge ne connaît que l'Europe unie et pacifique, toute une génération de leur âge qui dit : « L'Europe, c'est ma seconde patrie. Je suis Français. Ou bien : je suis Allemand. Mais je suis aussi Européen. »

Quelle énorme réussite européenne, mais également, quelle responsabilité ! Ce sont ces jeunes gens précisément qui sont concernés lorsque l'on dit que l'Europe est responsable de son avenir.

Monsieur le Président, cher Emmanuel Macron, à la Sorbonne, vous avez parlé à cette jeune génération. Ce discours, je ne l'ai pas juste lu, j'ai également noté à chaque ligne que vous assumiez réellement la responsabilité pour l'avenir de l'Europe. Permettez-moi de vous répondre ceci : je suis d'accord. Comme la grande majorité de mes concitoyens, je suis à vos côtés. Vous avez soulevé un élan en France que nous ressentons jusqu'à Berlin, et je suis certain que nous

l'accueillerons, pleins d'élan. L'Europe ne peut réussir que si la France et l'Allemagne font preuve d'unité et que nous allons de l'avant du même pas.

Monsieur le Président, à l'instar de ce lieu qui nous apprend à affranchir l'idée de la nation de l'erreur du nationalisme, vous-même avez affranchi, dans votre discours à la Sorbonne, l'idée de la souveraineté du carcan de l'État-nation. Vous dites que la souveraineté européenne n'est pas opposée à la souveraineté nationale, bien au contraire : elle la complète, voire l'amplifie !

Une Europe souveraine, forte et capable d'agir est indispensable pour que chacune de nos nations, que ce soit l'Allemagne ou la France, la Pologne ou l'Espagne, conserve un minimum de liberté d'action dans ce monde. C'est d'ores et déjà la réalité, l'univers dans lequel grandissent les jeunes d'aujourd'hui. Non seulement ces jeunes traversent avec grande aisance les frontières nationales et linguistiques, mais ils ont également compris depuis bien longtemps que, par-delà ces frontières, ils sont liés par le même destin. Et ils se doutent que ce lien vaut pour le meilleur et pour le pire.

Voilà pourquoi ils attendent autant de l'Europe. Quand ils parlent de l'Europe comme de leur « seconde patrie », cela sous-entend d'importantes revendications : la protection et la sécurité, le désir de se sentir en de bonnes mains et d'avoir sa place dans le monde. Dans ce monde bouleversé à toute allure par les nouvelles technologies, où sévissent les guerres et où l'on prêche l'extrémisme, où le modèle de la démocratie occidentale et libérale est loin d'être incontesté, où les États-Unis se retirent et la Chine propage un « contre-modèle » fort, mais certainement pas démocratique. Dans ce monde, donc, une Europe souveraine et affirmée n'est pas seulement une possibilité parmi d'autres, mais, à mon sens, une nécessité absolue !

L'Europe unie a bien des choses à mettre en avant dans ce monde : la démocratie et la primauté du droit, une harmonie unique au monde entre liberté individuelle et équilibre social. Comme l'indique le préambule du traité de Lisbonne, elle puise ses racines dans notre héritage culturel, religieux et humaniste commun. Monsieur le Président, permettez-moi de citer à nouveau votre discours à la Sorbonne : « Le ciment le plus fort de l'Union sera toujours la culture et le savoir. »

Bref, l'Europe unie est l'enfant des Lumières, et comme les Lumières elles-mêmes, elle n'est jamais entièrement acquise, mais constitue un éternel cheminement. Nous tous y avons participé. L'esprit des Lumières est polyglotte, il parle le français de Voltaire, de Rousseau et de Diderot, l'anglais de John Locke et de David Hume, l'allemand de Moses Mendelssohn et d'Emmanuel Kant, le néerlandais de Spinoza et le polonais de Jastrzębowski. Il parle toutes les langues d'Europe. C'est le projet de l'Europe.

L'esprit des Lumières est forcément une affaire européenne, puisque nous n'avons jamais cessé de nous quereller à son sujet. Il est inconcevable sans critique ni corrections, tout comme le projet européen. Aujourd'hui encore, ce projet nécessite quelques corrections au niveau de son architecture, quelques efforts pour surmonter les préjugés nationaux, et un grand renouveau de la pensée. Mais le fait que nous soyons réunis ici aujourd'hui prouve que nous, les Européens, sommes en mesure d'apprendre les leçons du passé, même lorsque celui-ci est fait des pires aberrations. Et c'est pourquoi, pour l'amour du ciel, il est hors de question que l'Europe désapprenne, qu'elle oublie les enseignements tirés du siècle des guerres mondiales !

Certes, il y a et il y aura toujours ceux qui braquent leur propre pays contre les autres. Qui placent leur propre nation au-dessus des autres. Qui mesurent leur propre souveraineté par rapport à la faiblesse des autres. Cette idéologie a mené Maximilian Ott, Marius Magnin et leurs trente mille compagnons au pied de cette montagne de la mort où leur avenir a brusquement pris fin.

Aujourd'hui, les jeunes de leur âge ont grandi différemment, dans la paix et la liberté, dans leur patrie européenne. C'est de leur avenir que nous parlons, ici et maintenant. L'idée européenne gardera-t-elle sa vivacité ? Parviendrons-nous à faire du souvenir d'un passé sanglant notre engagement pour un avenir commun ? Malgré tous les défis, toutes les épreuves, toutes les décisions qui nous attendent, l'Union européenne est la meilleure idée que nous ayons jamais eue.

Elle n'est pas du passé.

Elle est l'avenir que nous désirons.

Et cet avenir, nous le tenons entre nos mains.